Le village avait installé l'eau courante et le maire en était très fier, eau qui s'écoulait depuis un réservoir d'altitude à côté du transformateur électrique. Une pompe le remplissait régulièrement depuis le camion des pompiers, un GMC fumant de la dernière guerre laissé par les américains. Comble de l'ironie, le fringant camion était un transport d'essence tombé justement en panne sèche à l'époque de la libération. Alors il fut restauré en transporteur d'eau par le village, faisant plusieurs voyages chaque mois. En été c'était chaque semaine. C'était une autre façon de monter au feu !

Bien que puisée dans le canal de Provence, les villageois l'appelaient l' « eau américaine ». Une seule canalisation parcourait la commune et chacun avait un point d'accès à sa disposition. Au début on n'avait pas vu l'intérêt de mettre des compteurs.

Ce fut une erreur ! Les conseils municipaux connurent des foires d'empoigne pour financer le service du transport de l'eau. Ici tout se savait et aucun bruit ne passait inaperçu.
Les veuves et les vieilles filles refusaient de payer autant que les ménages qui étaient plusieurs dans leur maison.
Ces derniers arguaient du fait que ces dames élevaient chats, chiens, mainates savants et canaris sans parler de l'arrosage éhonté des géraniums sur leurs fenêtres, et puis toujours à faire le ménage et à nettoyer à grande eau ! C'est vrai que ces petites bêtes, ça salissait !
Quant à Fernande, une quadragénaire bien de sa personne, maniant le pinceau, de mauvaises langues demandèrent pourquoi elle prenait autant de douches dans la journée. Même la nuit, ajoutèrent certaines en ricanant !
Depuis on a installé des compteurs et le petit rouage des cadrans ronronne tout comme le calme revenu dans la petite cité. Chaque année on fait remarquer que l'on compte moins d'utilisation que la quantité que l'on a mise dans le réservoir.
On a décidé de mettre ça sur le compte de l' « évaporation».
Et tout va pour le mieux, mais pour autant on utilise exclusivement pour la boisson et pour le lavage du visage l'eau qui coule à la fontaine. Elle fait des centenaires et laisse patienter les rides !
Elle n'empêche pas de mourir mais on passe de l'autre côté dans le calme et la tranquillité, en général au milieu de la nuit. Le matin on vous retrouve raide mais le sourire aux lèvres.
C'est ainsi que l'on avait trouvé l'Albert, grand amateur de pastis et de bonnes blagues. Il était parti tout seul.
Son grand amour c'était la Josette qui était restée au village, elle habitait la maison d'en face. Tout jeune il lui apportait des fleurs de garrigue et des rigau[1] pris au piège avec lis aludo[2].
Mais ça ne suffisait pas. Elle lui disait toujours « je suis trop jeune encore.»
Alors il avait patienté, et puis une année elle lui avait dit « j'ai passé l'âge.»
Alors ils étaient restés l'un en face de l'autre à discuter sur leurs chaises jusqu'au départ d'Albert.
Depuis la Josette reste dedans avec son mainate en cage, toujours à dire « jour ma bèèl » ou « alÔ, alÔ », les leçons de son amoureux !

Une arrivée imprévue …

La maison du disparu ne resta pas vide longtemps. L'été avait déroulé son rideau de chaleur et on jouait la scène de la sieste, lorsqu'on entendit la porte grincer puis les volets battre contre la façade. Quelqu'un était là !
Tout le monde bada aux fenêtres.
Monsieur le maire mit son chapeau de paille et son écharpe tricolore et s'achemina par la ruelle jusqu'à la porte où il frappa.
C'est là que les histoires d'eau trouvèrent leur source.

On vit paraitre sur le seuil ce qui devait être un homme.

[1] Rouge-gorge, bien entendu couvert par une interdiction de chasse
[2] Fourmi ailée femelle et assez grosse qui servait d'appât dans les pièges. Mais c'était autre fois, bien entendu là aussi.